



HAL
open science

Terminologie, terminographie et métalangue guillaumienne : problèmes actuels

Didier Bottineau

► **To cite this version:**

Didier Bottineau. Terminologie, terminographie et métalangue guillaumienne : problèmes actuels. La terminologie linguistique Problèmes traductionnels, conceptuels, épistémologiques, May 2005, Caen, France. pp.39-56. halshs-00656224

HAL Id: halshs-00656224

<https://shs.hal.science/halshs-00656224v1>

Submitted on 3 Jan 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Terminologie, terminographie et métalangue guillaumienne : problèmes actuels

Didier BOTTINEAU
MoDyCO (CNRS, UMR 7114)

Résumé : La métalangue guillaumienne est connue pour sa remarquable complexité. Sa genèse est historiquement orientée par divers paramètres : la dialectique de la continuité et de la rupture avec Saussure ; le rejet de la logique au profit d'un mentalisme dynamique situé dans le sujet parlant ; les relations variables à la psychologie et aux neurosciences ; l'évolution du discours de l'auteur d'un matérialisme réaliste vers une modélisation toujours plus abstraite. Il en résulte un bilan pour le moins contrasté : une métalangue spécifique dont la légitimité se renégocie constamment, doublée d'une influence particulière sur la terminologie la plus classique ; cette hétérogénéité transparait tant dans la pragmatique des guillaumiens, néo- et trans-guillaumiens actuels, que dans l'existence même de plusieurs dictionnaires terminologiques de la langue de Guillaume, caractérisés par des options terminographiques contrastées.

Summary : *The linguistic terminology used in Gustave Guillaume's theory, the psychomechanics of language, is notoriously complex. Its formation was historically determined by various parameters, such as the dialectics of continuity and discontinuity in relation to Saussure; the desire to reject abstract logic in favour of a dynamic mentalism sited in the speaking subject; the varying connections with psychology and the neurosciences; the evolution of the author's discourse from a realistic materialism to an increasingly abstract model. Out of this context stems a rather contrasted heritage: a specific metalanguage whose legitimacy is constantly being renegotiated, all the more so as it has a bearing on the uncommon way of using more traditional terminology; this heterogeneity is reflected as much by the discourse of guillaumean, neo-Guillaumean and trans-Guillaumean present-day linguists as by the mere existence of several terminological dictionaries for this theory, featuring contrasting terminographical options.*

Introduction

La métalangue guillaumienne est réputée pour son inaccessibilité. Le regard qu'il convient de porter sur cette question dépend de la position que l'on adopte face à cette théorie : soit on considère Guillaume et la psychomécanique comme un courant historique de la linguistique, méritant d'être étudié au titre de sa contribution dans l'histoire de la pensée linguistique. Soit on considère que le guillaumisme reste porteur d'une modélisation de pertinence actuelle, mais dont le modèle et le lexique se sont forgés entre les années 20 et 50. Le guillaumisme s'inscrit entre deux extrêmes, l'un pessimiste, l'autre optimiste. Le premier voit dans la psychomécanique un néo-saussurisme non révolutionnaire ; le second envisage Guillaume comme un précurseur de la cognition et un puissant vecteur des théories de l'énonciation.

L'étude de la terminologie guillaumienne peut s'appuyer sur un matériau publié considérable :

- seize volumes des *Leçons (LL)*, avec un index des noms et des notions particulièrement détaillé ;
- deux volumes des *Prolégomènes (PLS1 & PLS2)*, parus en 2003 et 2004, qui publient les pages inédites d'une entreprise ambitieuse dont des extraits cruciaux mais limités avaient été insérés dans les *Principes de linguistique théorique (PLT, 1973)* au côté de leçons sélectionnées ;
- deux dictionnaires terminologiques, *Les mots de Gustave Guillaume (MGG, Douay & Roulland, 1990)*, et le *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage (DTSL, Joly et Boone, 1996)* ;

- plusieurs introductions à la psychomécanique du langage ;
- plusieurs monographies et de nombreux articles consacrés à la discussion d'éléments conceptuels, terminologiques et épistémologiques centraux de la théorie, que l'on ne détaillera pas ici.

1. Du mentalisme dynamique au réalisme cognitif

1.1. Avertissement liminaire

En premier lieu il s'impose de rappeler et d'assumer que la démarche guillaumienne est avant tout introspective : les postulats sur lesquels elle s'appuie se fondent sur une intuition prégnante de l'exactitude des processus évoqués, mais ils sont dans une certaine mesure coupés de la réalité empirique du phénomène,

(i) parce Guillaume a somme toute travaillé de manière répétée sur un nombre relativement limité de faits de langues en regard du volume de feuillets manuscrits rédigés (60 000 pour les *Leçons*), parmi lesquels le système de l'article, la place de l'adjectif français, la chronogenèse du verbe français, la « théorie du mot » (ou psychosystème cognitif de catégorisation grammaticale des bases lexicales du français), le système de la personne et des pronoms, la préposition ;

(ii) parce que le modèle guillaumien s'attaque pour l'essentiel à la modélisation de procédures cognitives inévitablement en prise directe avec le substrat neurologique qui en constitue le support physique.

Or ce substrat était virtuellement inaccessible à l'époque de la rédaction des écrits, et le demeure encore aujourd'hui : on commence tout juste à comprendre la dimension physico-chimique du fonctionnement des réseaux de neurones, et éventuellement à interpréter les aspects les plus rudimentaires de leur fonctionnement, mais l'idée de pouvoir modéliser la constitution d'une notion lexicale en observant, décrivant et interprétant un réseau qui articulerait un ensemble de propriétés corrélées à un paradigme de souvenirs abstraits, un ensemble de procédures de classification sémantique et formelle, un ensemble de programmes moteurs menant à la phonation du label correspondant, un ensemble de programmes permettant la segmentation et interprétation de l'input acoustique correspondant par la perception auditive – tout ceci demeure une perspective pour le moins distante, pas nécessairement réalisable même, et pour tout dire quelque peu inquiétante si l'on considère les possibilités qu'ouvrirait un accès aussi direct au phénomène cognitif.

C'est précisément sur ce terrain physiquement inaccessible que se situe métaphoriquement et supplétivement la théorie de Guillaume. Cette relation virtuelle du modèle au substrat neurologique a motivé l'emprunt de racines ou affixes à des disciplines connexes, notamment la psychologie avec le préfixe *psycho-*, dont la pertinence était déjà discutable à l'époque et bien davantage aujourd'hui avec le recul historique. La notion de *mentalisme* n'est pas moins problématique et non moins ancrée dans un contexte historique et idéologique. En un mot, c'est le terme *cognition* qui a fait défaut à Guillaume.

D'un point de vue rhétorique, on constate que la faible emprise empirique est compensée par un nombre important de *lois* et *principes*, par une propension à réifier les topologies et les concepts non substantiels par la nominalisation d'adjectifs ou autres termes abstraits (*le virtuel et l'actuel, l'avant et l'après*), à penser par couples conceptuels (*la puissance, l'effet*), à toujours souligner le dynamisme des processus décrits par les affixes pertinents (*-tion, -genèse, remplacement de -logie par -génie*), et,

plus curieusement, à régulièrement invoquer des critères esthétiques comme appuis complémentaires d'une modélisation (« l'élégance d'une théorie »), indice possible du caractère éminemment introspectif de la méthode, mais aussi de la croyance en la faculté auto-organisationnelle cohérente des systèmes, dont l'ordre implicite est de nature à susciter une appréciation esthétique *scientifiquement légitime* lors de l'explicitation. La terminologie esthétique, partiellement absente des dictionnaires terminologiques de la psychomécanique, n'en constitue pas moins la marque de fabrique non seulement du style de l'auteur, mais surtout de certaines aperceptions théoriques, d'autant qu'elle surviennent toujours en des moments cruciaux ; certains termes (*convenance*) accèdent à un statut terminologique net avant d'être remplacés : le mot *congruence*, emprunté à la géométrie dont il perd tout à fait le sens, remplace *convenance* pour désigner le caractère satisfaisant de la relation entre un morphème et la position du système qu'il instancie. *Convenance* se place sur le terrain de l'appréciation, sans qu'il soit dit explicitement si c'est de la conscience individuelle du locuteur, de la culture collective de la communauté linguistique, ou de l'appréciation autorisée du linguiste qu'il s'agit. *Congruent* se base encore sur une métaphore géométrique, conférant à la relation une apparence d'objectivité. Enfin le remarquable mot *synapse*, emblème de l'ancrage cognitif du mentalisme guillaumien, a été emprunté à la neurobiologie, on y reviendra.

1.2. Linguistique de position et psychosystème

Pour Guillaume le fait langagier se décompose en *langue* et *discours*. Le *discours* est l'ensemble des réalisations effectives attestées de l'activité langagière, dont le segment constitutif est la phrase, unité syntagmatique du discours. La *langue* est l'ensemble des systèmes mentaux disponibles en permanence à l'état latent chez tout animé humain conscient en situation « normale » (non pathologique) de cognition individuelle et sociale : la langue est formée de *psychosystèmes*, dont la mise en œuvre livre l'unité de segmentation puissancielle fondamentale, le mot, avec des variations structurales considérables selon le type linguistique considéré : le mot français résulte la particularisation d'une notion lexicale (*march-*) « suivie » d'une intégration à un cadre abstrait général, la « partie de langue » (substantif, adjectif, verbe etc.), laquelle prévoit un ensemble de traits intrinsèques (genre, nombre, temps, aspect...) et extrinsèques relationnels (la théorie de « l'incidence », ou ensemble des procédures de connexions réalisables d'une notion à une autre en fonction de la catégorie grammaticale à laquelle elle a été assignée).

En tant qu'unité de langue, chaque mot est pourvu d'un invariant cognitif, ou *signifié de puissance*, prévoyant l'ensemble des réalisations contextuelles, ou *signifié d'effet*. Pour citer l'exemple canonique de l'article indéfini français, *un*, selon Guillaume, est le marqueur physique (la trace physique somatisable par l'énonciation) d'une procédure « psychique » (est-on en droit de traduire : « cognitive » ?) par laquelle une notion virtuelle de langue, représentée par le substantif sans référent, est actualisée en discours par échéance à un support dont l'extensité varie selon un mouvement orienté du très général au très particulier. Le signifié de puissance de *un* est un *mouvement de pensée*, le cinétisme orienté de *l'universel* (U) au *singulier* (S). Ce *cinétisme anti-extensif*, figuré par la *tension particularisatrice* du non *tenseur binaire radical*, se laisse interpréter, dans une lecture matérialiste radicale (que tous les guillaumiens ne partagent pas et qui constitue l'objet de discussions parmi les tenants du modèle), comme une procédure cognitive de réduction de la portée référentielle de la

notion. Cette procédure étant une opération mentale potentiellement réaliste (potentiellement, faute de vérifiabilité *in situ*), elle est représentable spatialement par un vecteur orienté d'un début vers une fin et dont l'exécution implique le facteur temps. C'est ce temps potentiellement physiologique d'exécution du tenseur que Guillaume nomme *temps opératif*. Le cinétisme représenté par l'article est, selon Guillaume, interceptable en divers moments de son déroulement : au début, « Marie veut épouser un Japonais » (peu importe qui) ; et à la fin : « Marie veut épouser un Japonais » (que l'on peut nommer). Guillaume nomme *interception* l'opération d'interruption du cinétisme particularisateur propre à *un* figuré par le versant anti-extensif du tenseur, et *saisie* l'opération de récupération de l'effet de sens associée à la forme *un* par l'interception réalisée en cet instant. Le signifié puissance permet l'obtention de deux signifiés d'effet exclusifs l'un de l'autre : une interception précoce du mouvement livre la valeur générale de l'indéfini ; une interception tardive livre une valeur particulière.

On dégage ici un premier groupe de principes : (i) le signifié de puissance d'un opérateur se compose d'une séquence de signifiés d'effets possibles organisés selon une taxonomie ordonnée, une *syntaxe cognitive* ; (ii) le psychosystème connaît trois états cognitifs : en langue, il est virtuellement disponible comme logiciel exécutable, procédure au repos, parcours possible ; au cours de l'acte de langage, il est mis en exécution, ou *actualisation* ; au terme de l'acte de langage, il est *actualisé*, à savoir que l'une des saisies possibles a été sélectionnées. On comprend que sous cet angle, le cognitivisme guillaumien consiste à mettre des *valeurs paradigmatiques*, ici les extensités de l'article, en *ordre syntagmatique*, ici la tension par laquelle le sujet parlant parcourt les extensités saisissables.

Discussion. – Le système est bien sûr cohérent, mais neurologiquement invérifiable. Pour accroître sa plausibilité, il ne peut que (i) détailler la formation diachronique des valeurs imparticulères de *un* à partir d'une valeur singulière primitive, (ii) étudier la structure morphologique même de l'opérateur, ce que font Toussaint (1983), Molho (1988) pour l'espagnol et Bottineau (2002) dans le cadre de la cognématique. En outre, si le marqueur *un* figure le principe de la tension sans distinguer celle des saisies qui a été effectivement réalisée en discours, alors on peut soupçonner Guillaume d'être tombé dans son propre piège en confondant la langue et le discours : n'attribue-t-il pas au signifié de puissance de l'article des traits /large/ et /étroit/ qui sont en réalité imputables à l'interaction de ce cinétisme avec les propriétés de la notion qui l'instancie, les éléments contextuels et situationnels, le temps verbal, etc.

Une position d'attaque consiste à suivre la théorie des formes en sémantique (Cadiot & Visetti, 2001), selon laquelle les systèmes des opérateurs, que l'on peut envisager isolément en langue, subissent en discours une interaction de nature à susciter un reprofilage réciproque des schèmes initiaux, dont pourrait relever l'implantation des valeurs « général » et « particulier » sur un cinétisme qui ne les prévoit pas en langue, d'où l'absence de marquage morphologique spécifiant les saisies. La position de défense consiste à dire que le contexte joue un rôle déterminant et activateur dans la sélection de la saisie et que le reprofilage se limite à l'actualisation de l'une d'elles sans impliquer un reformatage d'une tension exempte de saisies en première instance. En l'absence d'éléments matériels, on ne peut trancher sur cette question, mais il est clair que la notion de cinétisme et de saisie recouvre une véritable problématique cognitive.

Le second versant du mentalisme dynamique guillaumien concerne la hiérarchisation des opérateurs de langue : pour reprendre le système de l'article (mais tout autre ferait l'affaire), « *un* précède *le* », à savoir que la gestion de l'extensité de

discours du substantif puissanciel de langue connaît deux étapes successives, l'une de particularisation signifiée par l'article indéfini *un*, l'autre de généralisation signifiée par le défini *le*. Les deux tensions successives, prises ensemble, constituent un schème cognitif transversal informant l'ensemble des systèmes de langue, le *tenseur binaire radical*, dont le profil général abstrait, envisagé hors instantiation par un système particulier, relève de la *mécanique intuitionnelle*, ce par quoi il faut comprendre qu'il relève d'un ordre cognitif inférieur à la pensée consciente, inévitable et automatique, mais sans s'engager sur la question de l'innéisme : de même que le conducteur d'un véhicule ignore ce qu'il fait au juste quand il *débraye*, le « cogniteur » moyen n'a aucun accès perceptuel ni conceptuel aux formes procédurales abstraites qui sous-tendent l'activité de production intellectuelle et langagière et dont le tenseur binaire dit *radical* est, pour Guillaume, le prototype. Le *cinétisme extensif* informant la tension signifiée par l'article défini *le* est lui-même interceptable en deux positions de saisie livrant respectivement la valeur singulière (« Passe-moi le sel ») et générale (« Le soldat espagnol ne se rend jamais à la fatigue »).

Discussion. - Dans ce dernier exemple, il est clair que l'interprétation générale de « le soldat » est due (i) à l'adverbe de fréquence *jamais* et (ii) à l'absence de contexte de nature à cibler un soldat précis : les « saisies de langues » ne seraient-elles en réalité que les interprétations pouvant être construites par l'allocutaire qui confronte le signifié du syntagme nominal à celui des autres éléments du contexte en vue d'affiner le ciblage du référent ? Guillaume a-t-il abusivement basculé sur le versant de la production linguistique ce qui relève de sa « consommation », tant il est vrai que le linguiste, se positionnant en observateur – récepteur de l'énoncé, simule non pas la production, mais l'interprétation du message ? Autrement dit, Guillaume commet-t-il l'erreur de placer l'ensemble de la systématique sous le contrôle exclusif de l'énonciation, faits d'interprétation compris ? Ce glissement est la conséquence logique du clivage *langue / discours*, qui, ainsi formulé, interdit toute prise en compte de l'allocutaire au plan puissanciel de la langue. Ce que l'on souligne ici, c'est que Guillaume a été guidé par les conséquences de certains choix terminologiques : (a) reléguer la phrase au discours, c'est obérer l'existence d'une syntaxe prévisionnelle en langue, de même que la prévision de l'interaction dialogique. Guillaume semble avoir négligé le fait que la langue, c'est le discours à l'état de puissance, de même que le discours est la langue actualisée, et que si chaque forme discursive présuppose la mise en œuvre des logiciels afférents, tout système de langue s'articule dans la prévision dialogique de l'interaction communicationnelle, à savoir, l'impact interprétatif programmé. Ces considérations mènent directement à la théorie de l'interlocution défendue par Douay et Roulland (voir par ex. Douay, 2000) et le modèle de l'interaction cognitive de Bottineau, mais dans le cadre plus traditionnel de la psychomécanique il revient à dire que (i) les saisies internes de l'opérateur ne sont pas marquées parce que leur calcul est délégué à l'allocutaire qui les fixe par interaction contextuelle, et que (ii) l'exclusion de l'allocutaire par Guillaume résulte de choix terminologiques plutôt que l'inverse.

Le second groupe de principes a trait à l'articulation des deux opérateurs unis par le tenseur binaire radical, à savoir *un* et *le* pour l'exemple choisi. Le principe est le même que précédemment : là où habituellement on envisage les déterminants comme un paradigme de formes sélectionnables pour instancier une position donnée, Guillaume voit une chaîne mentale, un parcours de plusieurs options envisageables successivement dans un ordre obligatoire, ou « psychosystème », formé des deux cinétismes précédemment décrit. Ce versant est plus étayé que le premier : (i) contrairement aux

saisies larges et étroites, les deux cinétismes sont respectivement marqués par des opérateurs discrets, ce qui autorise à envisager l'existence de signifiés de puissance correspondant à ces tensions. (ii) L'analyse des faits de discours fait apparaître la préséance de *un* sur *le*, opposant la valeur heuristique du premier à la valeur herméneutique du second.

Il apparaît donc que le temps opératif guillaumien couvre deux situations bien distinctes, celle où deux phases discrètes sont marquées par deux opérateurs de langue (*un*, *le*), et celle où deux positions d'une même phase distinguent deux saisies discursives du signifié de puissance d'un opérateur unique sans y introduire de reprofilage morphologique (un_1 , un_2 ; le_1 , le_2). On a affaire dans le premier cas à une systématique des mouvements (ou des cinétismes) et dans le second à une systématique des positions (ou saisies interceptives), alors que Guillaume ne retient paradoxalement que le terme *linguistique de position*. Dans le cas de l'article, la première est réservée à la langue et la seconde au discours.

Cela étant, une observation des modèles guillaumiens à l'aune de cette distinction fait apparaître une certaine inconstance en la matière. Dans le cas de la *chronogenèse* du verbe français, ce que signifient les formes instanciant les trois *chronothèses* (*modes quasi-nominal*, *subjonctif* et *indicatif*) correspond non pas aux mouvements de l'une à l'autre, au nombre de deux, mais aux saisies interceptives qui en forment les pôles, au nombre de trois : pour simplifier, Guillaume est binariste quand il attribue aux opérateurs le statut de marqueurs de tensions (linguistique de mouvement), et ternariste quand il décide de leur octroyer le statut de marqueurs de saisies interceptives (linguistique de position). Cette ambivalence s'est largement diffusée dans les écrits des disciples de Guillaume, dont les schémas font figurer les opérateurs comme phases de systèmes ou les décomposent en saisies internes. Pottier a pris le parti de se libérer du problème en assignant la ternarité non pas aux trois saisies articulées par les deux tensions, mais aux tensions elles-mêmes, portées au nombre de trois dans le « trimorphe ».

On aboutit donc à la situation suivante. Le modèle guillaumien postule l'opérativité cognitive des systèmes de langue, à savoir l'existence de chaînes d'opérations marquées par des opérateurs morphologiques discrets eux-mêmes décomposables en saisies internes non marquées. Ce modèle pose deux séries de problèmes, insolubles pour la première, négociables pour la seconde.

La première réside dans le fait que cette théorie modélise l'interprétation du fonctionnement du substrat neurologique alors que l'on ne dispose ni des moyens de l'observer directement et avec la résolution spatiale et temporelle nécessaire, ni des moyens de donner sens à l'infinie complexité des structures concernées dans l'hypothèse où on pourrait les observer (du moins le « sens » que recherche le linguiste). À cela s'ajoute le caractère linéaire des systèmes guillaumiens, peu réaliste en regard des observations actuelles du fonctionnement cérébral, et peut-être remis en question par l'approche connexionniste en matière de plausibilité structurale, bien que cette dernière ne soit pas en mesure de produire des « systèmes de représentation » manipulables. Il en résulte que la terminologie psychomécanique apparaît dominée par un ensemble de métaphores spatiales abstraites (*le virtuel* et *l'actuel*, *mouvements*, *positions*, *tensions*, *interceptions*, *saisies*, *-genèse*, *-thèse*) et de schémas dont la légitimité semble difficile à établir tout autant qu'à infirmer et qui constitue probablement un jalon essentiel de la linguistique cognitive, dont le bilan ne pourra être

réalisé que beaucoup plus tard et qui demeure porteur d'un fort potentiel de modélisation.

La seconde série de problèmes a trait à la terminologie, qui (i) superpose les « psychomécanismes », « psychosystèmes », « linguistique de position » et « tenseur binaire radical », gommant la distinction des opérateurs ressortissant aux positions et aux cinétismes, et (ii) de manière plus cruciale, qui fait barrage à la prise en compte de l'impact de la structure des psychosystèmes sur la sémantique interprétative de l'allocutaire, avec une opposition stricte de la langue et du discours interdisant la prise en compte anticipative du couple interlocutif dans les systèmes de langue. Valette (2003) a pour sa part insisté sur la disponibilité latente des concepts d'énonciation et cognition chez Guillaume, lexicalement absents pour des raisons tant historiques qu'idéologiques, et surtout sur le fait que le concept d'actualisation, dont le guillaumisme actuel fait le plus grand cas, est précisément le chaînon manquant de la théorie fondatrice, omniprésent par sa nécessité mais absent dans la dénomination. La chronologie cognitive *un / le*, si elle existe, est le profil d'un parcours disponible en langue qui ne s'actualise qu'à l'instant de parole (mouvement) dont l'allocutaire récupère la marque déclenchant l'activation du réseau correspondant. La langue est la prévision de l'actualisation, c'est-à-dire de l'interaction.

2. Les dictionnaires terminologiques

En principe, un dictionnaire terminologique écrit la théorie en consacrant à chaque mot-vedette un volume et une importance proportionnels à l'abstraction du concept (*tenseur*), sa fréquence réelle dans le corpus (*incidence*), sa diversité conceptuelle (*personne*) et sa représentativité de l'esprit d'ensemble de la théorie (*opération*). En pratique, le dictionnaire terminologique tend aussi à *reterminographier* la théorie en mettant en exergue les labels de concepts jugés particulièrement importants a posteriori et au terme du *récit théorique* par l'auteur, ce qui suppose généralement l'occultation au moins partielle de l'historicité terminologique des concepts (substitution des labels apposés au concept) ainsi que l'historicité conceptuelle des termes (évolution des concepts véhiculés par un terme superficiellement stable), sans parler de l'évolution générale du discours dans ses relations internes (création d'appariements ou d'oppositions terminologiques nouveaux entre termes existants et modification de leur fréquence et contexte d'emploi) et externes (relation de la psychomécanique aux disciplines connexes, en particulier la psychologie, la cybernétique et la neurobiologie). Il serait à cet égard particulièrement intéressant et nécessaire de constituer un dictionnaire historique de la terminologie guillaumienne, permettant de mettre en perspective le devenir conceptuel et terminographique du modèle en relation avec sa propre histoire, celle des disciplines reliées, et la psychologie individuelle de l'auteur, comme par exemple le conflit avec Bally autour de la paternité de la notion d'énonciation. D'autre part, une entreprise terminographique non historique est confrontée au développement de lectures arborescentes du modèle par les disciples qui mettent l'accent sur telle ou telle facette du modèle de l'auteur originel.

On dispose à l'heure actuelle des deux dictionnaires mentionnés, *MGG* et *DTSL*. En matière de corpus, le premier s'appuie lors de son élaboration sur les dix premiers volumes publiés des Leçons (*LL1* à *LL10*) et autres textes publiés à cette époque (*PBA*, *TV*, *LSL*, *PLT*, mais pas *PLS1* ni *PLS2*), alors que le second prenait également appui sur les textes inédits. Les postures théoriques affichées par les titres sont contrastées : *MMG* retient le terme de *psychomécanique du langage*, pas le plus fréquent chez Guillaume,

mais autour duquel règne un consensus certain au sein de la communauté guillaumienne ; *DTSL* retient un terme moins diffusé mais très fréquent, la *systématique du langage*, ce qui a pour effet secondaire de créer un écho remarquable avec la *systématique énonciative*, l'une des évolutions post-guillaumiennes de la psychomécanique, qui s'était fixée pour programme de replacer au centre de l'appareil théorique le sujet énonciateur et, corollairement, l'actualisation. Cette évolution est le fait de Joly et Roulland ([1980], premier article republié dans Joly (1987), donc deux auteurs ayant respectivement contribué à chacun des dictionnaires terminologiques, mais le point de vue de Roulland a ultérieurement poursuivi son cheminement vers une lecture du guillaumisme incluant justement la grammaticalisation des configurations de l'interlocution dialogique, replaçant également l'allocutaire et la communication au centre des dispositifs langagiers. Ce n'est toutefois pas sur ce critère que se fonde la différence des entreprises terminologiques.

Il arrive que ces dictionnaires terminologiques adoptent des postures distinctes, par exemple pour *psychosystématique* et *psychosémiologie*. Guillaume nomme *psychosystématique* les schèmes mentaux qui sous-tendent un système organisé tel que le système de l'article, la chronogenèse. La *psychosémiologie* est l'étude des systèmes des signes morphologiques qui instancient les places proposées par le *psychosystème*. Dans cette vision descendante du rapport sens / forme, les formes restituent comme elles le peuvent ce qui se présente à l'état épuré dans l'abstraction psychosystématique (*loi de la suffisance expressive*). Le rapport à la phonétique historique est double. D'une part la diachronie peut jouer un rôle perturbateur en présentant des signes de structure inadéquate ou en nombre inadéquat, ralentissant la mise en conformité de la distribution des morphèmes à l'ordre du système. D'autre part le psychosystème fait pression pour réaliser une sélection et éventuellement un remodelage des signes aussi adéquat que possible. En vertu de la *loi de convenance*, le système sémiologique n'est jamais en adéquation avec le psychique.

Cette présentation soulève deux difficultés. La première est méthodologique : puisque le sémiologique reflète imparfaitement le psychique, le linguiste a une grande liberté pour modéliser le psychique, et ensuite expliquer commodément les inadéquations par ce décalage, au risque de la circularité. Par quels critères peut-on décider que l'on s'est donné une assise morphologique suffisante pour étayer le système sous-jacent, pour ensuite considérer que les éléments exo-systématiques sont des aléas de non-congruence locale motivés par le retard et la relative inadéquation chronique du sémiologique relativement au psychique ? Curat (1991) fait remarquer que si les guillaumiens commençaient par recueillir l'ensemble des données morphologiques avant de postuler un système ils arriveraient souvent à des résultats différents. On peut donner pour exemple l'homophonie de l'infinitif et du participe passé des verbes français en *-er* (*marcher / marché*), que certains francophones apprenant l'anglais reproduisent mécaniquement en inventant un infinitif à suffixe audible **to walked* directement emprunté au participe passé, preuve de la réalité cognitive dans leur langue de l'isomorphisme qu'ils cherchent à transposer. Soutet signale que le français présente bel et bien un verbe, *savoir*, dont l'impératif, *sachez*, distinct du subjonctif, *sachiez*, a une existence morphologique autonome de nature à contredire l'argumentation guillaumienne sur l'impératif comme mode de discours, sauf à trouver une explication *ad hoc*. Roulland (1992) montre qu'en anglais l'isomorphisme de la base verbale au présent simple, « subjonctif » et « infinitif » est de nature à compromettre globalement toute tentative de retrouver en anglais une chronogenèse tri-étagée analogue à celle des

langues romanes. L'assise morphologique des psychosystèmes est souvent fragile, elle ne peut inclure tous les contre-exemples marginaux et se voit obligée d'exclure nombre de faits cohérents, si bien qu'une prise en compte d'indices complémentaires risque parfois de déstabiliser le modèle défendu.

Sur la quasi totalité de ses écrits, Guillaume présente la relation psychosémiologique à sens unique : le hasard de la diachronie et de l'aréalité présente aux locuteurs des formes phoniques aléatoires, parmi lesquelles le système tend à réaliser une sélection et un remodelage favorisant l'affichage de l'organisation psychique. Il existe pourtant la possibilité inverse : que le système psychique réalise une réfection systématique rendue possible, voire motivée, par la présentation aléatoire de morphèmes imprévus dans l'histoire de la langue. Or il se trouve que très marginalement, comme par une arrière-pensée, Guillaume reconnaît (*LL9*, 50 ; *DTSL*, 374) l'existence d'une plasticité du système psychique, susceptible de se réorganiser opportunément au gré des possibilités par des accidents morphologiques survenus en diachronie. Par exemple, la rencontre en anglais du participe « présent » en *-nd-* et du déverbatif en *-ynge* qui ont fusionné pour livrer *-ing* actuel avec sa polyvalence catégorielle et sémantique. *MMG* passe ce passage sous silence, livrant une vision moins séduisante mais historiquement fidèle de la pensée de Guillaume sur la question. *DTSL* insiste sur ce passage, aboutissant à une présentation équilibrée de l'influence réciproque des pressions systématiques et des diachroniques, ce qui lui permet de réaliser une entreprise terminographique originale et pertinente en regard de la tradition, et de livrer une vision plus opératoire de Guillaume pour un lecteur actuel, utilisateur potentiel du modèle. Cet exemple illustre comment une terminologie historique peut s'articuler avec une terminographie actualisant le modèle.

3. La notion de synapse

On réserve une mention particulière à ce terme, remarquable à deux égards : (i) il est emprunté à la neurobiologie ; (ii) curieusement, il ne fait l'objet d'aucune entrée spécifique dans les dictionnaires terminologiques. Le terme de synapse (Sherrington 1897) désignait au initialement les zones de contact entre neurones, spécialisées dans la transmission de l'information. Le neurone se prolonge par un axone le long duquel se propage le signal électrique. La synapse est l'interstice isolant séparant l'axone du neurone émetteur de la membrane du neurone récepteur, espace que franchissent des neuro-transmetteurs chimiques stimulant la génération d'un signal électrique correspondant dans le neurone-cible.

Guillaume ne justifie pas l'emploi de ce mot en linguistique par la neurobiologie. Le terme fait une apparition tardive, apparemment dans la Leçon du 21 mai 1948 (*LL8*, p. 219), pour être employé sporadiquement dans les leçons de 1948 et 1949 dans son sens étymologique de « mise ensemble », sans aucune référence explicite. Puis, dans le courant des années 50 (*PLS1*, *PLS2*, *LL13*), le terme devient synonyme de « neutralisation morphologique des cas nominaux », par exemple le couple cas sujet / cas régime de l'ancien français, avec des doublons bien connus comme *homme* (cas synthétique / synaptique de langue) < accusatif *hominem*, vs *on* (cas sujet non synaptique) < nominatif *homo* ; *pasteur* (synaptique) < *pastor* (nominatif) vs *pâtre* (synaptique) < *pastorem* (accusatif). Guillaume est-il simplement influencé par un terme issu d'une discipline étudiant le domaine d'investigation qui l'intéresse ? Guillaume parle de « fusion de deux mentalismes » : c'est le caractère révélateur de la synapse qui le préoccupe. Toutefois le terme métaphorique *synapse* est à l'évidence impropre, ce qui

explique peut-être son absence des dictionnaires comme entrée individuelle et sans doute le peu de fortune qu'il a connu chez les disciples, comme bien d'autres termes d'ailleurs.

Dans le modèle guillaumien, si une relation méritait le nom de *synapse*, c'est bien *l'acte de langage lui-même*, en tant que transmission phonique de signaux résultant d'un traitement cognitif chez le locuteur émetteur et visant à stimuler une réponse cognitive chez l'allocutaire-récepteur, transmission motivée par le caractère isolant de l'espace intercortical séparant les individus en instance d'acte de langage.

Une fois encore, c'est bien la problématique de l'actualisation qui, par défaut d'explicitation, a gêné le plein accès du modèle à sa propre cohérence – preuve, si besoin était, que l'héritage guillaumien, modèle cognitif de l'interaction communicationnelle dans sa réalisation et dans sa latence, a plus que jamais besoin de la critique terminologique historique permettant la mise à jour opérationnelle tant conceptuelle que terminographique.

Bibliographie

- BARBERIS J.-M., BRES J. & SIBLOT P. (1998), *De l'actualisation*, Paris, CNRS Éditions.
- BOONE A. & JOLY A. (1996), *DTSL / Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris, L'Harmattan.
- BOTTINEAU D. (2002), « Les cognèmes de l'anglais : principes théoriques », in R. Lowe (dir.), en collaboration avec J. Pattee & R. Tremblay, *Le système des parties du discours, Sémantique et syntaxe, Actes du IX^e colloque de l'Association internationale de psychomécanique du langage*, Québec, Canada, Les Presses de l'Université Laval, p. 423-437.
- BRES J. (1997), « Ascendance / descendance, incidence / décadence : affaires de couples... », Montpellier, *Cahiers de praxématique*, 29, Praxiling, Université Paul Valéry, p. 157-183.
- CADIOT P. & VISETTI Y.-M. (2001), *Pour une théorie des formes en sémantique. Motifs, profils, thèmes*, Paris, PUF, « Formes sémiotiques ».
- CURAT H. (1991), *Morphologie verbale et référence temporelle en français moderne*, Droz, Genève.
- DE CARVALHO P. & SOUTET O., dir., (1997), *CIPL7 / Psychomécanique du langage : problèmes et perspectives, Actes du 7^e Colloque International de Psychomécanique du langage*, Paris, Champion.
- DE CARVALHO P., QUAYLE N., ROSIER L. & SOUTET O. (2001), *CIPL8 / La psychomécanique aujourd'hui, Actes du 8^e Colloque international de psychomécanique du langage. Seyssel, 1997*, Paris, Champion.
- DOUAY C. (2000), *Éléments pour une théorie de l'interlocution. Un autre regard sur la grammaire anglaise*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- DOUAY C. & ROULLAND D. (1990), *MGG / Les mots de Gustave Guillaume*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes 2.
- EVARD I. (2001), « Langue, parole, discours et texte. Saussure, Guillaume et la « linguistique textuelle » in De Carvalho & al., *CIPL8*, p. 357-371.
- GUILLAUME G.
 PA ([1919] 1975), *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, [Hachette, Paris] Paris, Nizet ; Québec, Les Presses de l'université Laval.
- LSL (1964), *Langage et science du langage*, Québec, Les Presses de l'université Laval ; Paris, Nizet.

- TV ([1929] 1965), *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*, Paris, Champion.
- LL1 ([1948-1949] 1971), *Leçons de linguistique, vol. 1*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Paris, Klincksieck.
- LL2 ([1948-1949] 1971), *Leçons de linguistique, vol. 2*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Paris, Klincksieck.
- LL3 ([1948-1949] 1973), *Leçons de linguistique, vol. 3*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Paris, Klincksieck.
- PLT (1973), *Principes de linguistique théorique*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Paris, Klincksieck.
- LL4 ([1949-1950] 1974), *Leçons de linguistique, vol. 4*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Paris, Klincksieck.
- LL5 ([1956-1957] 1982), *Leçons de linguistique, vol. 5*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Lille, Presses Universitaires de Lille.
- LL6 ([1945-1946] 1985), *Leçons de linguistique, vol. 6*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Lille, Presses Universitaires de Lille.
- LL7 ([1945-1946] 1987), *Leçons de linguistique, vol. 7*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Lille, Presses Universitaires de Lille.
- LL8 ([1947-1948] 1988), *Leçons de linguistique, vol. 8*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Lille, Presses Universitaires de Lille.
- LL9 ([1946-1947] 1989), *Leçons de linguistique, vol. 9*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Lille, Presses Universitaires de Lille.
- LL10 ([1943-1944] 1991), *Leçons de linguistique, vol. 10*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Lille, Presses Universitaires de Lille.
- LL11 ([1944-1945] 1992), *Leçons de linguistique, vol. 11*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Lille, Presses Universitaires de Lille.
- LL12 ([1938-1939] 1993), *Leçons de linguistique, vol. 12*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Lille, Presses Universitaires de Lille.
- LL13 ([1958-9 et 1959-1960] 1995), *Leçons de linguistique, vol. 13*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Paris, Klincksieck.
- LL14 ([1946-1947 et 1947-1948] 1997), *Leçons de linguistique, vol. 14*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Paris, Klincksieck..
- LL15 ([1951-1952] 1998), *Leçons de linguistique, vol. 15*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Paris, Klincksieck..
- LL16 ([1942-1943] 1999), *Leçons de linguistique, vol. 16*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Paris, Klincksieck.
- PLS1 (2003), *Prolégomènes à la linguistique structurale 1*, Québec, Les Presses de l'université Laval.
- PLS2 (2004), *Prolégomènes à la linguistique structurale 2*, Québec, Les Presses de l'université Laval.
- HIRTLE W. H. (1977), « Structure du mot et structure syntaxique », in *Grammaire générative transformationnelle et psychomécanique du langage*, Lille, Presses Universitaires de Lille, p. 15-27.
- JACOB A. (1970), *Les exigences théoriques de la linguistique de la linguistique selon Gustave Guillaume*, Paris, Klincksieck.
- JOLY A. (1984), « La distinction du nom et du verbe dans la théorie de G. Guillaume », *Modèles Linguistiques*, VI, 1, p. 41-52.

- JOLY A. (1987), *ESE / Essais de systématique énonciative*, Lille, Presses Universitaires de Lille.
- JOLY A. (1988), « Expérience, représentation et expression du temps », in *Hommage à Bernard Pottier*, Paris, Klincksieck, p. 395-408.
- JOLY A. (1994), « 'Actuel', 'Actualité' et 'Actualisation' et quelques notions connexes chez Gustave Guillaume et en psychomécanique du langage », *Modèles linguistiques*, XV, 2, p. 55-67.
- JOLY A. (1995), « De quelques constantes dans la représentation cognitive et linguistique du temps », *Modèles linguistiques, Temps et langage (I), Actes du colloque international tenu à Paris-Sorbonne (12-14 janvier 1995)*, XVI, I, p. 27-52.
- JOLY A. (2002), « Gustave Guillaume et les parties du discours, ces 'formes générales d'idées possibles' », in De Carvalho *et al.*, CIPL8, p. 1-11.
- MALENGREAU M. (1995), *La correspondance scientifique de Gustave Guillaume à Michel Lejeune, Gérard Moignet et Bernard Pottier, Juillet 1948 / Février 1960*, Lille, Septentrion.
- MOLHO M. (1988), « L'hypothèse du « formant » : sur la constitution du signifiant : esp. *unlno* », *Grammaire et histoire de la grammaire, Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*, recueil d'études rassemblées par C. Blanche-Benveniste, A Chervel & M. Gross, Publications de l'Université de Provence, p. 291-303.
- O'KELLY D. (2004), CIPL10 / *Genèse de la « phrase » dans la diversité des langues, Actes du X^e colloque international de l'AIPL (Oloron-Sainte-Marie, France), Modèles linguistiques, tome XXV, 1-2, vol. 49-50*, Toulon, Éditions du Dauphin.
- ROULLAND D. (1986), « Réflexion sur la notion de signe : Gustave Guillaume comme représentant d'une école linguistique française (?) », *Modèles linguistiques*, VIII, 2, p. 47-60.
- ROULLAND D. (1992), « Sur la subordination non finie en anglais contemporain », in *Travaux linguistiques du CERLICO, 5, Subordination subordinations*, Rennes, p. 158-84.
- SHERRINGTON C. S. (1897), « The Central Nervous System », in M. Foster (ed.), *Textbook of physiology (7th ed.)*, vol. III, McMillan, New York.
- SOUTET O. (2003), « Jeunesse du guillaumisme », *Le français moderne*, 2003,1.
- TOLLIS F. (1991), *La parole et le sens*, Paris, A. Colin.
- TOLLIS F. (1997), « La psychomécanique du langage et le guillaumisme dans la perspective des recherches cognitives », in P. De Carvalho & O. Soutet (dir.), CIPL7, p. 329-340.
- TOUSSAINT M. (1983), *Contre l'arbitraire du signe*, Didier.
- VACHON-L'HEUREUX P. (1997), « La notion de 'visée' en psychomécanique du langage - essai de définition » in de Carvalho, P. & Soutet, O. (dir.), CIPL7, p. 341-352.
- VALETTE M. (2002), « Le langage comme système complexe et auto-organisé chez Guillaume. Éléments de lecture », in De Carvalho & al., CIPL8, p. 536-544.
- VALETTE M. (2003), « Énonciation et cognition : deux termes en absentia pour des notions omniprésentes dans l'œuvre de Guillaume », *Le français moderne*, Tome LXXI, n°1, p. 6-25.
- VALETTE M. (2004), « Conceptualisation and Evolution of Concepts. The example of French Linguist Gustave Guillaume », in K. Fløttum & F. Rastier, (eds.), *Academic discourse – multidisciplinary approaches*, Oslo, Novus, p. 55-74.

- VALETTE M. (2006), *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises. Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli*, collection « Bibliothèque de Grammaire et de Linguistique », Paris, Honoré Champion.
- VALIN R. (1954), *Petite introduction à la psychomécanique du langage*, Québec, Les Presses de l'université Laval.
- VALIN R. (1981), *Perspectives psychomécaniques sur la syntaxe*, Québec, Les Presses de l'université Laval.
- VALIN R. (1994), *L'envers des mots, Analyse psychomécanique du langage*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Paris, Klincksieck.
- WILMET M. (1978), *Gustave Guillaume et son école linguistique*, Paris, Nathan ; Bruxelles, Labor.